

FRANÇAIS

Durée : 3 heures

Cette épreuve a pour objectif d'évaluer la qualité de la formulation écrite et la correction de la langue (orthographe et grammaire). Elle comporte trois parties :

- 1) Analyse en 150 mots (marge de 10 % en plus ou en moins tolérée) d'un texte de 750 mots environ, en lien avec le programme des œuvres étudiées. (notée sur 8 points) *voir page 2*.
- 2) Une question de vocabulaire portant sur deux mots du texte, à définir dans leur contexte. (notée sur 2 points) *voir page 3*.
- 3) Un développement d'une page et demi environ, à partir d'une citation extraite du texte ; ce développement devra s'appuyer sur les trois œuvres du programme de l'année. (noté sur 10 points) *voir page 3*

- 1) Analyse du texte en 150 mots (avec une marge de 10% en plus ou en moins). (notée sur 8 points)
Indiquer le nombre de mots à la fin de l'analyse. (Au sens où l'entendent les typographes ; par exemple : il n'est pas, c'est-à-dire, le plus grand, comptent respectivement pour 4, 4, 3 mots)

Pour trouver moins déraisonnables les maximes des hommes voluptueux, il faudrait se figurer que notre existence finit avec nos jours terrestres. Et, dans cette supposition même, on devrait encore regarder la vie passionnée comme une exception en faveur d'un très petit nombre d'hommes. (...) Un tel asservissement à des sensations fugitives passerait pour une marque de stupidité, s'il s'agissait de diriger les affaires qui réclament ordinairement notre prudence. Il faudrait encore que vous fussiez certains de mourir jeunes ; si vos années doivent se prolonger au-delà du temps où les excès même sont favorisés par l'ardeur des organes, c'en est assez pour ne pas changer en besoins de simples penchants qui bientôt vous feraient détester l'impuissance dont les plaisirs auraient avancé l'époque.

Un double sophisme vous sert d'excuse : vous vous persuadez que le bonheur promis à l'homme se rencontre surtout dans les plaisirs, ce qui est une idée fausse ; et vous supposez que l'existence en général peut appartenir, comme la première partie de nos jours, à une loi toute sensuelle, ce qui est, sous divers rapports, une supposition gratuite ou erronée. Dès que vous songez à la faiblesse des sens, et à la possibilité d'une vie nouvelle, ou seulement à la durée de celle-ci, vous avez besoin de vous mettre pour toujours à l'abri des remords, ainsi que des craintes. Marchez de bonne heure dans des voies simples ; ce sont les seules voies convenables à tous les âges, et à tous les degrés de santé, comme aux plus constantes dispositions de notre esprit qu'il semble difficile de retenir, mais que la licence ne peut satisfaire.

La volupté nous plairait moins si nous sentions assez tôt que, dans les occasions les plus désirées, jamais elle ne donnera tout ce qu'elle peut promettre. Epuisés par cette vivacité même que nous confondons avec la force, nous deviendrons incapables d'éprouver les émotions qui d'abord nous avaient paru si douces. (...) Si au contraire nous la quittons, nous nous délivrons des sollicitudes ; l'abandonner, ce n'est pas s'exposer à la tristesse, mais rentrer dans le repos ; c'est, il est vrai, se soumettre à des privations, mais surtout c'est recouvrer l'indépendance.

Les situations les plus tranquilles sont généralement les plus heureuses. Cherchez une suite d'idées et d'impressions que votre volonté seule puisse interrompre, et qui naturellement n'ait point de limites ; reconnaissez-y les caractères du vrai bien. Si la sagesse vous offre une semblable perspective, aimez la sagesse. La raison est le guide de l'homme instruit ; elle ne le satisfait pas entièrement, elle ne lui suffit pas toujours, mais elle le console et le soutient. Au contraire, tout le trompe dans une sphère bornée, où sans cesse il faut revenir sur soi-même ; tout l'accable quand il se livre à des goûts mobiles, à des vœux ardents, à des passions désordonnées. Cette habitude s'oppose à toute félicité comme à tout perfectionnement, c'est elle qui perd les hommes.

On serait content, on serait juste, si l'on s'attachait seulement à n'être pas malheureux. Dès que l'on n'éprouve point de maux, on doit se trouver bien par cela seul qu'on est vivant. Je le dis à tous, je le dis à ceux qui ne reconnaissent que des motifs temporels, je voudrais le répéter jusqu'à ce qu'on fût fatigué de l'entendre, jusqu'à ce que cette impatience du moins le fît remarquer : évitez les peines, c'est le premier art de la vie ; craignez, comme le plus grand des dangers, l'erreur de la joie.

Une respiration libre, un sang généreux, l'absence de la douleur, voilà le bien-être du corps. Celui de l'âme n'exige rien de plus difficile ; vous l'aurez sans beaucoup de science ou de recherches, si votre but comme votre attente, si toute votre conduite devient paisiblement conforme à la loi divine. (...)

L'on s'égare sans retour, parce qu'on suppose nécessaires des soins et des embarras étrangers à nos véritables intérêts. Si les tranquilles jouissances de la sagesse ne vous suffisent plus, il faut renoncer au bonheur, vous feriez bien de vous en interdire la pensée désormais importune. Ainsi que l'a observé un ancien, le plus malheureux, le plus agité des hommes est celui qui désire passionnément d'être heureux.

Senancour, Libres méditations d'un solitaire inconnu, 1819
Soirée XV. Du contentement sur la terre, etc.

2) Question de vocabulaire (notée sur 2 points).

Expliquer le sens des deux mots suivants dans le contexte de l'extrait :

- un sophisme
- la licence

3) Développement (une page et demie environ) (noté sur 10 points) :

« Le plus malheureux (...) des hommes est celui qui désire passionnément d'être heureux. »

En quoi cette réflexion éclaire-t-elle votre lecture des oeuvres inscrites au programme (Sénèque, Tchekhov et Le Clézio) ?
